

Quels paradigmes pour la préhistoire ? Un historique

Résumé

L'article se propose de dégager les grandes orientations de la préhistoire depuis ses origines. L'analyse se fonde sur deux constatations : 1. La préhistoire peut se concevoir comme un discours dont les présupposés théoriques sont très importants ; 2. Pour interpréter les vestiges, le préhistorien fait toujours appel à des connaissances externes qui se situent souvent hors du champ de la préhistoire. Aux paradigmes externes correspondant à certaines orientations théoriques rencontrées dans les sciences humaines ou dans les sciences de la nature depuis le XVIII^e siècle s'opposent des écoles internes, au sein desquelles se structure le champ propre de la préhistoire. Il est possible de distinguer sur cette base dans le développement historique de la préhistoire sept champs intégrant paradigmes et champs d'études : les Lumières et l'archéologie des processus, les Antiquaires et l'archéologie descriptive, le transformisme et l'évolutionnisme unilinéaire, l'évolutionnisme et le (néo)-évolutionnisme, le romantisme allemand et l'archéologie des peuples, le structuralisme et l'archéologie contextuelle, l'actualisme et l'ethnoarchéologie. Cette vision rétrospective permet de démontrer que le préhistorien doit aujourd'hui se situer par rapport à une double démarche à la fois scientifique et historique.

Abstract

This paper intends to highlight the major orientations of prehistory since its origins. Our analysis is based upon two statements: 1. Prehistory can be defined as a discourse in which theoretical assertions are very important; 2. In order to interpret artefacts, the prehistorian always calls upon external knowledge situated outside the prehistoric field. Against external paradigms, linked to particular theoretical orientations found in the Humanities or in Nature sciences since the eighteenth century, stand internal schools of research in which the field of prehistory tries to structure its own identity. On this basis, one can discern, in the historic development of prehistory, seven fields integrating paradigms and fields of studies: Age of Enlightenment and processual Archaeology, Antiquaries and descriptive Archaeology, Transformism and unilinear Evolutionism, Evolutionism and (Neo)evolutionism, German Romanticism and Archaeology of peoples, Structuralism and contextual Archaeology, Actualism and Ethnoarchaeology. This retrospective insight clearly suggests that today the prehistorian must keep in mind a twin perspective: scientific and historical.

Nous nous proposons ici de dégager les grandes orientations de la préhistoire depuis ses origines. Notre propos, qui ne peut être que schématique, se fonde sur deux constatations :

- la préhistoire peut se concevoir comme un discours dont les présupposés théoriques sont d'autant plus

importants que la base factuelle est limitée par l'état de conservation des vestiges et l'importance souvent faible des découvertes.

« L'ensemble du discours apparaît comme une construction théorique dont la validité ne s'établit pas par son adéquation à une prétendue réalité ancienne, dont

on ignore en fin de compte le contenu, mais par sa cohérence interne et son adéquation à un système de pensée.» (Coye, 1997, p. 288);

- pour comprendre les vestiges, le préhistorien fait appel à des connaissances externes qui lui permettent d'interpréter ses découvertes. Il n'est pas possible d'éviter l'incorporation de ces référentiels dans les constructions interprétatives, qui, guidées par ces orientations théoriques, donnent au discours sur le passé un caractère souvent hautement spéculatif.

Nous distinguerons ici des paradigmes externes et des écoles internes.

- les paradigmes correspondent à certaines orientations théoriques rencontrées dans les sciences humaines ou dans les sciences de la nature depuis le XVIII^e siècle. Nous les identifions la plupart du temps en dehors du champ propre de la préhistoire. Ces paradigmes influencent, qu'on le veuille ou non, la réflexion archéologique à travers le temps;
- la notion d'école permet de son côté de structurer la démarche archéologique proprement dite en fonction des paradigmes précédents.

Nous opposons ainsi l'intégration pratique des travaux archéologiques examinés aux sources théoriques externes qui les inspirent.

La vision proposée participe à une vision «internaliste» de l'histoire des sciences qui se préoccupe moins du contexte social et/ou historique de genèse des connaissances que de leur nature intrinsèque et spécifique et de leur pertinence par rapport aux questions scientifiques posées. Les paradigmes, comme les écoles qui en découlent, structurent la pratique archéologique à travers le temps. Dans notre esprit, ils ne constituent donc pas des étapes historiques sur le chemin d'un développement continu et harmonieux des connaissances, mais plutôt des clés pour comprendre la nature de ces dernières. Les paradigmes retenus agissent de façon récurrente sur le long terme. Ils se retrouvent donc dans des travaux d'époques différentes et s'intègrent synchroniquement dans des champs de connaissances qui évoluent, tant sur le plan des technologies employées que sur celui des bases factuelles en constante croissance. Reconnaître qu'un préhistorien est inspiré par un paradigme «ancien» ne constitue donc en aucun cas un jugement de valeur sur le caractère «dépassé» de ses recherches, mais participe plutôt

d'une réflexion sur les limites inhérentes à ses interprétations. On notera également que les travaux d'un même auteur peuvent s'organiser selon plusieurs paradigmes.

Un champ d'investigation aussi vaste ne nous permet naturellement pas d'être exhaustif. Nous nous bornerons donc à citer quelques travaux qui nous semblent particulièrement démonstratifs en nous centrant prioritairement, mais non exclusivement, sur le domaine francophone. Les sources d'inspiration se situent en effet parfois à l'extérieur et certains paradigmes ne sont que peu illustrés dans ce contexte. Le tableau 1 permet de reconnaître les paradigmes retenus et les écoles qui s'en inspirent.

LES LUMIÈRES ET L'ARCHÉOLOGIE DES PROCESSUS

Paradigme : les besoins élémentaires de l'homme et le principe d'utilité déterminent une approche systématique de l'histoire.

Contexte

Le discours spéculatif des Lumières sur les origines retrouve au XVIII^e siècle les références antiques qui s'organisent en deux thèmes antagonistes : l'âge d'or et l'état animal. Dans le mythe de l'âge d'or, l'humanité est pensée en termes de dégénérescence et de corruption (Hésiode, VIII^e-VII^e siècle). La destruction de l'équilibre originel contraint les hommes à inventer la culture (Ovide, 43 av. J.-C. – 17 ou 18 ap. J.-C.). Dans le mythe de l'état animal, les auteurs insistent sur l'indigence naturelle de l'homme. L'invention des techniques est conçue comme une conséquence directe de cette faiblesse (*Protagoras*, Platon, 425-348 av. J.-C.). L'histoire de l'homme suit la voie ascendante du progrès (Lucrèce, Diodore de Sicile, 1^{er} s. av. J.-C.).

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, on admet que les textes antiques ont conservé et transmis un souvenir des temps anciens. À travers la redécouverte de Lucrèce, la conception des origines des Lumières suit plutôt la vision misérabiliste du temps des origines. Elle est une vision inverse de l'âge d'or. Dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755), Jean-Jacques Rousseau

PARADIGMES Sources théoriques externes	ÉCOLES Intégration pratique interne
Les Lumières : Rousseau	Archéologie des processus
Les Antiquaires : Thomson	Archéologie descriptive
Le transformisme : Lamarck	Évolutionnisme unilinéaire
L'évolutionnisme : Darwin	(Néo-)évolutionnisme
Le romantisme allemand : Riehl	Archéologie des peuples, diffusionnisme
Le structuralisme : Saussure	Archéologie contextuelle ou symbolique
L'actualisme : Lyell	Ethnoarchéologie

Tabl. 1 – Paradigmes inspirant la recherche préhistorique des origines à nos jours.

Tabl. 1 – Various paradigms that have influenced prehistorical research in the course of time.

conçoit un état animal originel proche de celui des « peuples sauvages ». L'homme est sans industrie, sans parole, sans domicile, sans relations sociales. Il apprend ensuite à surmonter les obstacles de la nature. Des besoins limités et les loisirs dont il dispose lui permettent alors de s'engager sur la voie de nouvelles découvertes.

Le discours des Lumières se retrouve dans l'école dite des moralistes écossais. L'histoire humaine doit s'appuyer sur le développement des arts de subsistance dont les transformations successives, influencées par les conditions du milieu, entraînent l'évolution solidaire des autres domaines de la culture. Adam Ferguson (1767) et Athanase Walckenaer (1798) développent une vision du progrès linéaire, de la sauvagerie primitive à la civilisation, guidé par les changements des arts de subsistance.

Vision ethnographique

L'idée que les peuples de *l'orbis exterior* illustrent le passé de la civilisation est déjà présente chez les auteurs antiques, notamment chez Thucydide (5^e s. av. J.-C.). Au Moyen-Âge, on pense que les peuples de la terre sont issus d'une seule souche qui, après le déluge, a éclaté pour donner naissance à des peuples rejetons occupant des colonies et a entraîné une perte de la civilisation. L'homme sauvage n'est pas, dans cette optique, un ancêtre, mais un contemporain et un raté de la nature relevant des fantasmes mythologiques.

Au XVIII^e siècle, le discours moralisateur reste ambivalent. Les auteurs hésitent entre les références à l'âge d'or qui se retrouvent dans le mythe du « bon sauvage » des Antipodes, reconnu par les voyageurs, et son opposé. Les références à l'état animal se retrouvent par contre plus souvent chez les philosophes qui mettent en scène un homme des origines misérable, vivant dans le dénuement le plus total. Dans ce cas, le discours sur les origines reste une spéculation spontanée dans laquelle les connaissances ethnographiques ne sont pas déterminantes comme elles pourront l'être par la suite.

Les connaissances ethnographiques interviennent néanmoins par la bande, mais leur impact reste limité. Les comparaisons restent fondées sur le dogme biblique de la dispersion des peuples au sortir de l'Arche. Antoine de Jussieu (1723) affirme sa volonté d'établir une rupture dans le discours sur les céraunies en se référant aux instruments des Indiens d'Amérique. Le révérend père Joseph-François Lafitau (1983, réédition de 1724) compare les mœurs des sauvages américains et les mœurs des « premiers temps », mais son discours soulève la risée de ses contemporains, notamment de Voltaire.

Préhistoire

L'ambivalence du discours des Lumières se retrouve dans les discours archéologiques des siècles suivants.

La notion d'âge d'or est notamment perceptible dans l'image que les Suisses du XIX^e siècle se forgent de la civilisation lacustre nouvellement découverte. Les origines misérables et le discours des Lumières sur le progrès imprègnent les scénarios de l'homínisation jusqu'à aujourd'hui.

Wiktor Stoczkowski (1991, 1994 et 1996) a bien montré le lien existant entre le discours antique, celui des Lumières, et la manière dont les paléontologues conçoivent, aujourd'hui encore, la question de l'origine de l'homme (Pilbeam, 1970; Isaac, 1978; Coppens, 1983). Les spéculations spontanées de la vision philosophique de la Préhistoire impliquent un certain nombre de présupposés, presque toujours passés sous silence :

- le déterminisme du milieu;
- le matérialisme : l'existence matérielle définit la conscience;
- l'utilitarisme : l'homme est l'expression de ses besoins matériels;
- l'individualisme : la culture s'explique par référence aux besoins individuels.

Le discours des origines suit un certain nombre de règles comprenant trois composantes :

- une liste d'éléments dont l'origine appelle explication (outils, religion, sociétés, etc.);
- des principes d'explication plausibles : conformément aux quatre axiomes précédents, la genèse d'un caractère doit résulter de son utilité pour les besoins élémentaires de l'individu, ceux-ci étant déterminés par les stimuli du milieu naturel;
- des attributs de l'époque originelle : nature hostile, cataclysmes naturels, attaques des bêtes féroces, faiblesse de l'homme dépourvu de culture, etc. (Stoczkowski, 1994, p. 279).

Le tableau présenté par W. Stoczkowski (fig. 1) évoque selon nous l'archéologie systémique et processuelle nord-américaine développée dans le cadre de l'étude des civilisations paléo-indiennes précolombiennes. Nous avons en son temps évoqué les limites de ce type d'approche (Gally, 1986) :

- approche mécaniste et scientifique de la notion de système;
- unités globales sans corrélats archéologiques précis;
- agencement variable des dérivations;
- caractère tautologique de la notion d'adaptation;
- vision scientifique de la notion de loi;
- utopie d'une recherche de la variable indépendante;
- caractère non cumulatif des modèles proposés.

LES ANTIQUAIRES ET L'ARCHÉOLOGIE DESCRIPTIVE

Paradigme : l'observation directe des documents et de leur organisation interne permet d'accéder à leur compréhension.

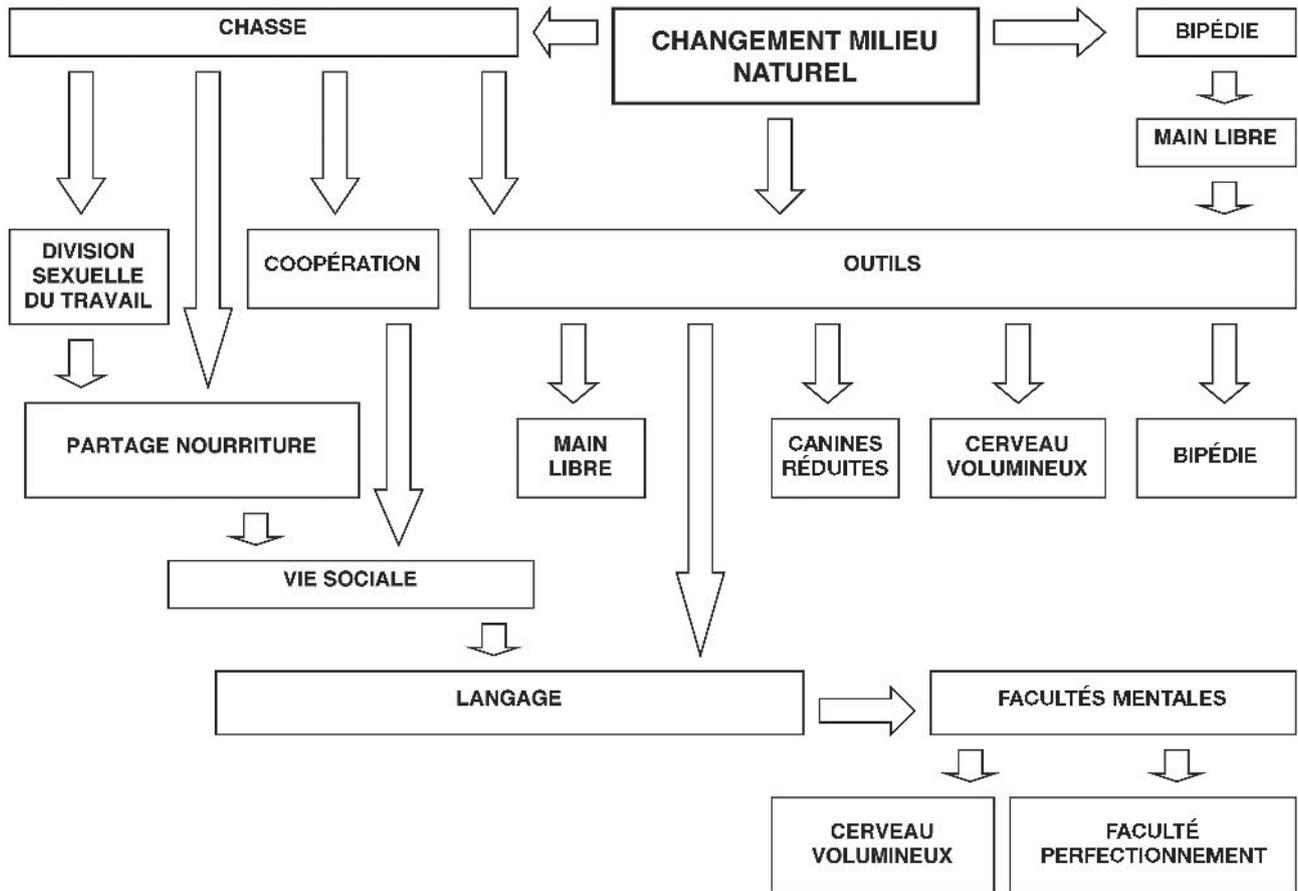


Fig. 1 – Relations explicatives les plus fréquentes identifiables dans les théories de l’homínisation (d’après Stoczkowski, 1994, tabl. 4, p. 60, modifié).
Fig. 1 – Most common explanatory relations which can be traced in homínisation theories (after Stoczkowski, 1994, table 4, p. 60, modified).

Contexte

Le développement des cabinets de curiosité permet de dégager l’observation directe des objets des savoirs livresques. Cette dissociation, commencée au XVI^e siècle, deviendra effective au XVIII^e siècle. La reconnaissance du caractère manufacturé de certaines céramiques s’effectue dans le cadre du discours de la minéralogie. Michel Mercati (1717) ne remet pas en question l’origine céleste de la « céramique en coin » (haches polies), mais développe au sujet de la « céramique vulgaire » (pointes de flèche taillées) une analyse qui fait essentiellement référence à des connaissances antiques. Dans son mémoire *Sur les prétendues pierres de foudre*, Nicolas Mahudel (1740) distingue et identifie des fossiles comme étant des animaux de mer pétrifiés, des minéraux comme la pyrite et une troisième espèce d’objets d’origine humaine.

Préhistoire

Le discours des Antiquaires reste peu influencé par les connaissances des peuples extérieurs. Dans le premier tiers du XIX^e siècle, les vestiges préhistoriques individualisés par les études typologiques et technologiques demeurent attribués aux Gaulois et s’inscrivent

dans une perspective historique. Les premiers changements interviennent dans le domaine de la Préhistoire nordique avec l’invention du système des trois âges. Dénués de tout ancrage historique, les Antiquaires nordiques étaient, plus qu’ailleurs, contraints à faire parler les objets eux-mêmes et à développer un système fondé sur l’observation des objets. À partir de 1817, Christian Jürgensen Thomsen s’attelle au classement des collections du musée des Antiquités nationales de Copenhague, mais il faudra attendre 1848 pour que la traduction de ses travaux en anglais et en allemand répande le système des trois âges en Europe (Thomsen et Petersen, 1836; Thomsen, 1848).

Ces travaux inaugurent une longue tradition d’archéologie descriptive qui débouche notamment sur de nombreuses sériations chronologiques et/ou géographiques, c’est-à-dire sur ce que l’on peut appeler des travaux d’expertise par rapport à T (le temps) et L (l’espace), d’où les interprétations de « haut rang » (interprétations F) sont quasiment exclues.

Nous retrouvons cette tendance chez André Leroi-Gourhan avec cette volonté affichée de faire parler les documents eux-mêmes, même dans le domaine des interprétations fonctionnelles. La démarche se déroule en deux temps à travers une contestation de l’utilisation des références ethnographiques d’abord (Leroi-Gourhan, 1956), par la mise au point d’une méthode

d'analyse structurale de la documentation de fouilles ensuite (Leroi-Gourhan *et al.*, 1962 ; Leroi-Gourhan, 1971). Nous avons montré ailleurs que cette orientation répondait essentiellement à des préoccupations tactiques et qu'A. Leroi-Gourhan ne pouvait pas être dupe de l'impasse soulevée par cette position (Gallay, 2003).

Nous connaissons en effet les limites de cette archéologie descriptive :

- l'exhaustivité de la description est un leurre : on ne peut décrire sans limiter ;
- la description nécessite des hypothèses liées à des interprétations potentielles ;
- les interprétations potentielles dépendent de référentiels externes ;
- la préhistoire est une anthropologie et non un inventaire descriptif.

LE TRANSFORMISME ET L'ÉVOLUTIONNISME UNILINÉAIRE

Paradigme : l'histoire de l'homme s'organise selon la trajectoire unilinéaire du progrès.

Contexte

Le Moyen-Âge s'est largement désintéressé de la question des origines de l'humanité en dehors de la réponse qu'apportait la Bible à ces questions. Le XIX^e siècle va progressivement remettre en question le dogme religieux à partir des observations géologiques et paléontologiques. On doit à Nathalie Richard (1989), puis à Marc Groenen (1994), l'idée que les théories de Darwin n'ont eu que peu d'influence sur la préhistoire naissante. Cette dernière se développe en effet dans un premier temps dans le cadre du transformisme de Jean-Baptiste Monet, chevalier de Lamarck (1809). Selon la paléontologue française, l'histoire du vivant répond à une orthogénèse. Soumises aux mêmes lois, conduites vers les mêmes buts, les formes vivantes ont une histoire qui se déroule sur des chemins que les circonstances peuvent certes faire différer, mais qui ne peuvent être que parallèles. Il y a continuité de la chaîne de vie et gradualisme dans la chaîne du progrès.

« Ainsi, par l'habitude qu'il prit d'une stature nouvelle et très particulière, l'homme, ayant obtenu de ses membres antérieurs, de grands moyens et surtout une adresse très considérable, parvint à se fabriquer différentes sortes d'armes, à s'en servir avec succès [...] » (Lamarck, 1820, *in* Stoczkowski, 1996, p. 209).

Vision ethnographique

L'ethnologie du XIX^e siècle s'engage sur la voie évolutionniste indépendamment de la paléontologie et de la stratigraphie. En distinguant trois stades culturels, la sauvagerie, la barbarie et la civilisation industrielle, elle s'inspire des moralistes écossais et de la philosophie

des Lumières. Elle se rapproche néanmoins du transformisme de Lamarck en ce qu'elle admet une évolution unilinéaire des sociétés. L'évolutionnisme trouvera son aboutissement dans *La civilisation archaïque* de Lewis Morgan (1877), dont on connaît l'impact sur Engels. L'influence des conceptions de l'évolutionnisme social sur la jeune préhistoire reste faible. Les deux disciplines approchent seulement parallèlement la sauvagerie, c'est-à-dire le même état social, notion qui s'appuie sur le concept d'« homme naturel ».

La justification du comparatisme ethnographique au XIX^e siècle, lorsqu'il est présent (par exemple chez Sven Nilsson, 1866), relève d'une logique récapitulativiste. L'état sauvage actuel illustre le passé le plus lointain de l'homme industriel.

Préhistoire

L'ethnologie n'a guère servi aux inventeurs de la préhistoire pour forger leur nouvelle science. On chercherait en vain des allusions, même discrètes, aux récits des voyageurs dans les pages de François Jouanet, de Paul Tournal, de Casimir Picard ou de Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes, dont le discours se développe dans le cadre de la géologie et de la paléontologie.

Jacques Boucher de Perthes (1847) cherche un cadre nouveau pouvant remplacer celui de la Bible. Les temps diluviens s'inscrivent dans la théorie géologique de Georges Cuvier et Alexandre Brogniart en accord avec le catastrophisme, mais Boucher de Perthes reconnaît l'existence de l'homme de part et d'autre des grandes catastrophes. On découvre dans les écrits de l'époque d'innombrables passages qui montrent l'utilisation du paradigme transformiste comme cadre structurant de la jeune préhistoire. La récupération de ce paradigme est précieuse, car elle permet d'arracher l'homme au cadre mythique de la Bible.

Le paradigme du transformisme unilinéaire se retrouve dans toutes les premières tentatives de classement chronologique des temps préhistoriques, que ces classements soient fondés sur les faunes comme chez Édouard Lartet (1861) ou sur les industries lithiques comme chez Gabriel de Mortillet (1869). Dans ces premiers classements, la place de la stratigraphie semble secondaire face aux *a priori* théoriques du transformisme linéaire.

À cette époque, l'interprétation des premières œuvres d'art mobilières reste liée au discours spontané du Siècle des lumières. En 1861, Lartet publie la première gravure sur andouiller de cervidé. Cette œuvre d'art s'accorde mal avec l'état de barbarie inculte sensé caractériser les premiers âges de l'humanité. Selon ce dernier, les loisirs d'une vie facile permettent d'expliquer l'apparition de ces premières préoccupations artistiques. Louis-Édouard Piette se situe dans la même philosophie lorsqu'il propose en 1873 sa théorie de l'art pour l'art. Dans ce domaine également, l'évolutionnisme culturel n'a guère d'impact sur l'interprétation des données. En 1876, Édouard-Philippe-Émile Cartailhac fait paraître une longue étude sur Tylor. Il

est au courant des travaux ethnologiques de l'époque, mais n'a pas l'idée de les appliquer aux problèmes de l'art préhistorique et ne dépasse pas des considérations d'ordre artistique.

En résumé, le paradigme transformiste de Lamarck constitue l'un des fondements des premières tentatives de classement chronologique des industries préhistoriques, du moins jusqu'au début du XX^e siècle, où cette conception d'une évolution unilinéaire ne résistera pas à l'accumulation des connaissances factuelles.

Son pendant social suit par contre une trajectoire parallèle indépendante. Son influence sur la préhistoire française reste faible dans un premier temps, notamment dans le cadre de l'interprétation des premières découvertes d'œuvres d'art. Il faudra attendre le détour par le marxisme pour voir le transformisme culturel influencer la jeune préhistoire de l'Union soviétique et susciter des fouilles extensives d'habitats paléolithiques.

L'ÉVOLUTIONNISME ET LE (NÉO)-ÉVOLUTIONNISME

Paradigme : les relations entre l'homme et son environnement déterminent une évolution multilinéaire des civilisations.

Contexte

De 1831 à 1836, le voyage à bord du *Beagle* permet au jeune Charles Darwin d'accumuler une somme considérable de connaissances sur les faunes, mais également sur les hommes des Antipodes, puisque qu'il rencontre des Indiens fuégiens. Comme pour Russel Wallace, c'est l'ouvrage de Thomas Robert Malthus *Essay on the principle of population* (1798) qui permit à Darwin de proposer un mécanisme expliquant la marche de l'évolution, celui de la lutte pour l'existence.

La marche du vivant est donc, chez Charles Robert Darwin (1859), entièrement autofonctionnelle. Aucune perfection n'est ici inscrite au départ dans les êtres vivants. Nul ordre préétabli, nul plan général de la nature comme chez Lamarck.

Dans *L'évidence géologique de l'antiquité de l'homme* (1863), Charles Lyell réunit les preuves de l'ancienneté géologique de l'espèce humaine et relie pour la première fois les questions de l'ancienneté de l'homme et de son origine. Prenant en compte la théorie de Darwin, il propose une étude comparative du singe et de l'homme et pose la question de l'application de la théorie de Darwin à la question de l'origine de l'homme tout en restant très réticent à l'idée d'appliquer le principe de la sélection naturelle. Dans *La descendance de l'homme* (1871), Darwin pose la question de l'origine des facultés intellectuelles de l'homme. L'action de la sélection naturelle s'exerce non pas sur l'individu, mais sur le groupe social. Un climat tempéré favorise le développement de l'industrie. Des conditions extrêmes, comme chez les Fuégiens, les limitent.

Vision ethnographique

La fin du XIX^e siècle voit un brusque développement des études ethnographiques et l'apparition des premières recherches sur la « mentalité primitive » (Lévy-Bruhl, 1910). Ces premiers travaux se développent dans un cadre évolutionniste. Les synthèses de Edward Burnett Tylor (1865) et James George Frazer (1911-1915) restent proches d'une vue du développement unilinéaire des civilisations. Baldwin Spencer et F.J. Gillen proposent dans *The native tribes of central Australia* (1899) une étude très approfondie de peuplades considérées comme étant au stade paléolithique. Friedrich Ratzel (1909-1912) se rapproche plus des conceptions darwiniennes. Partisan d'une théorie environnementaliste, il recherche comment l'environnement naturel agit sur la vie des peuples et propose une anthropogéographie dans laquelle l'espace est divisé en « aires culturelle », où chaque peuple développe un genre de vie spécifique qui lui donne une personnalité particulière, une conception qui rejoint l'archéologie des peuples.

Aux États-Unis, des conceptions néo-évolutionnistes, prenant en compte l'influence du milieu et proches du darwinisme, se développeront en réaction contre l'approche très descriptive de l'école de Boas, cela sous l'influence de Leslie White (1959), Julian Hayne Steward (1955 et 1956), Elman R. Service (1971) et Morton H. Fried (1967). Richard K. Beardsley (1956) développe par exemple une classification des sociétés fondée sur leur degré de mobilité, fonction de la nature de l'environnement.

Préhistoire

Au début du XX^e siècle, préhistoriens et paléontologues découvrent la multiplicité des voies évolutives et le caractère inadéquat du développement unilinéaire défini par le transformisme. En intégrant pour la première fois le paradigme darwinien de l'influence de l'environnement, ils ouvrent la préhistoire à des approches spatiales. Ces nouvelles conceptions touchent aussi bien la préhistoire que la paléontologie humaine.

Selon des géologues comme Penk, la classification des temps préhistoriques ne doit pas uniquement prendre en compte l'évolution et la succession des industries, mais également leur synchronisme avec les phénomènes géologiques et climatiques. André Vayson de Pradenne (1922) réfute le système de classement de Mortillet et découvre la complexité des industries paléolithiques. Le principe de base de la classification de Mortillet, la loi du progrès continu et global impliquant à travers les âges un perfectionnement de l'industrie lithique, est remise en question. Dans les *Hommes fossiles*, Marcellin Boule (1921) refuse une évolution linéaire et opte résolument pour le modèle buissonnant de Darwin. Grâce à lui, les idées du savant britannique, si malvenues en France au départ, vont finalement trouver des adhérents. Selon l'abbé Henri Breuil (1932), la concordance des

phénomènes géologiques et humains induit un rapport de causalité. Dès lors, l'alternance des industries à éclats/industries à bifaces du Paléolithique inférieur ne répond pas seulement à l'alternance glaciaire/interglaciaire, mais en apparaît comme une conséquence. Dans son article de 1950, François Bordes adopte un modèle buissonnant pour décrire l'évolution des industries lithiques du Paléolithique ancien et moyen, une conception évidemment inconciliable avec le système lamarckien.

C'est par contre dans le domaine de l'art que les connaissances des populations dites primitives vont être systématiquement utilisées pour expliquer les découvertes faites dans le domaine de l'art pariétal (Laming-Empeire, 1962). On constate tout d'abord une concordance chronologique entre l'acceptation de l'art pariétal et l'effondrement du système conceptuel dominant au XIX^e siècle (Richard, 1993). Entre 1876 et 1903, la vision de l'homme préhistorique s'est profondément modifiée. L'homme préhistorique n'est plus le « bon sauvage », il doit assurer sa survie en luttant contre le froid et le danger. Il est un être dont les voyageurs et les ethnographes ont donné une image calamiteuse. L'article de Salomon Reinach (1903) sur *L'art et la magie* marque un tournant décisif dans l'interprétation de l'art préhistorique. Il contient en germe l'essentiel des explications plus approfondies que l'on va tenter dans les décennies suivantes. Dans leur monographie sur Altamira, Émile Cartailhac et Henri Breuil (1906) avancent que le seul moyen de pénétrer plus profondément dans la compréhension de l'art paléolithique est de « demander quelques clartés nouvelles aux manifestations artistiques les plus analogues des peuplades non civilisées, encore primitives, en un certain sens, dont nous sommes plus ou moins les contemporains ».

Mais les exemples sont mobilisés au hasard, sans étude approfondie préalable de ces arts. Dans cet ouvrage se rencontre l'essentiel des faits ethnographiques qui seront mobilisés par la suite.

La vision darwinienne des relations entre homme et environnement aura un impact important sur la recherche préhistorique jusqu'à aujourd'hui et débouchera sur de nombreux travaux de valeur. Notons néanmoins que la notion d'adaptation n'est pas considérée aujourd'hui comme une explication relevant du domaine scientifique au vu de sa nature tautologique (Cowgill, 1975). L'archéologie de schémas néo-évolutionnistes concerne essentiellement le domaine des civilisations américaines précolombiennes et n'aura que peu d'influence en France malgré quelques références aux concepts sociologiques utilisés par les chercheurs américains. Nous connaissons les limites de ces approches :

- notions globales tirées de l'anthropologie culturelle (chefferies, sociétés égalitaires...) sans corrélats archéologiques précis ;
- sélection de critères pertinents en fonction de la vision théorique retenue, conséquence d'une approche essentiellement hypothético-déductive des vestiges.

LE ROMANTISME ALLEMAND ET L'ARCHÉOLOGIE DES PEUPLES

Paradigme : les développements historiques des peuples sont spécifiques et irréductibles.

Contexte

Après la Révolution française et avec la naissance des nationalismes, les nations ne peuvent plus fonder leur identité sur la seule légitimité des dynasties régnantes. Les peuples, ces nouvelles entités sur la scène de l'histoire, sont amenés à affirmer leur spécificité par la définition d'une langue, de traditions particulières et d'un passé commun. Le romantisme allemand s'oppose à l'idéologie des Lumières, au positivisme, aux vues évolutionnistes et à l'internationalisme des sociologies occidentales. Le développement d'une historiographie politique met en évidence les spécificités irréductibles des peuples (Riehl, 1854-1855 ; Lepenies, 1990). Une excellente illustration de cette question a été récemment proposée par Marc-Antoine Kaeser (2004a) à propos des relations existant entre le mythe lacustre suisse et la révolution radicale de 1848.

Max Weber (1864-1920) développe dans ce cadre une approche d'inspiration anti-positiviste : les faits de culture sont irréductibles à un ensemble de lois. Il faut élaborer une science qui rende compte des spécificités historiques comme de l'originalité de chaque configuration culturelle. La connaissance doit allier la compréhension (saisie du sens subjectif conféré par les hommes à leurs conduites) et l'établissement de rapports de causalité (exprimés en termes de probabilités). Il aura une influence sur l'anthropologie culturelle américaine.

Préhistoire

Ce courant se développe en grande partie en dehors des références à l'ethnologie. L'argumentation évolutionniste s'adapte mal aux civilisations récentes depuis le Néolithique. Mais la question des peuples de la Préhistoire va se poser à propos de toutes les périodes. Elle est intimement liée au concept archéologique de « culture ».

En 1928, Georges Poisson propose une théorie de l'origine du Mésolithique. L'introduction des Méditerranéens en Europe a dû apporter non seulement un nouvel élément ethnique, mais aussi de nouveaux éléments de la civilisation que les Allemands ont dénommé « vieille européenne ». En 1933, Denis Peyrony considère que le Paléolithique supérieur est fait d'invasions et de conflits ethniques. L'approche historique et événementielle de Peyrony, qui s'appuie sur l'amalgame entre données culturelles et ethniques, s'oppose aux conceptions naturalistes de Breuil.

La question des mégalithes révèle l'opposition entre argumentation « populationniste » relevant de l'historicisme et argumentation « ethnographique » relevant

alors du transformisme. Pour Alexandre Bertrand (1863), qui propose une diffusion des mégalithes du nord au sud, l'archéologie ne doit pas chercher à découvrir des couches parallèles de civilisation comme le font les géologues. Elle doit s'attacher à reconstituer des processus événementiels à travers une approche sociale et historique. Dans son cours donné à l'École du Louvre en 1896, A. Bertrand développe une argumentation faisant appel à la linguistique, à l'épigraphie et à l'histoire des religions pour restituer une civilisation touranienne qui, d'origine asiatique, se serait épanouie dans les contrées septentrionales de l'Europe avant d'essaimer vers le sud. En 1865, Arthur de Bonstetten développe une thèse diffusionniste nord-sud comparable. Comme tout diffusionnisme, la thèse de la migration du peuple des dolmens est dégénérationniste. Elle sous-entend que la pureté des types, telle qu'elle est observable dans le centre d'origine, s'atténue au fur et à mesure de leur diffusion par un « métissage » qui peut se concevoir en termes ethniques comme culturels.

Comme le mégalithisme, l'archéologie lacustre du XIX^e siècle présente une scène où s'affrontent les deux courants issus du transformisme et de l'archéologie des peuples dans un contexte où l'approche naturaliste prend une importance considérable. Édouard Desor (1865 et 1866 ; Flouest, 1875) illustre bien cette tension. Ses propos sur la discordance entre développement matériel des populations lacustres du Néolithique à l'Âge du Bronze et la prétendue dégénérescence des constructeurs de dolmens ne traduisent rien d'autre que la divergence des discours et des méthodes, manifestant la difficulté des auteurs du XIX^e siècle à établir le statut intellectuel et moral des populations préhistoriques (Kaeser, 2004b).

L'archéologie des peuples aura un beau devenir à travers des archéologues comme Gordon Childe (1939), Marija Gimbutas (1979) ou Colin Renfrew (1990). Une étude récente réalisée à propos de l'origine de la métallurgie du fer en Afrique montre que cette tension entre archéologie des peuples et diffusionnisme d'une part, évolutionnisme d'autre part, se rencontre toujours lorsqu'il s'agit d'expliquer un changement culturel (Gallay, 2001).

L'archéologie des peuples influence le concept de culture qui oscille désormais entre les références naturalistes (le faciès géologique) et historiques (l'ethnie). Les préhistoriens d'aujourd'hui se situent volontiers explicitement dans la descendance de Louis Capitan (1899), pour qui le concept de culture se rattache en premier lieu à une optique naturaliste et reste proche du concept géologique de faciès. Nous ne sommes néanmoins pas certain que l'équivalence culture-peuple ne joue pas un rôle important dans leur imaginaire.

L'évaluation des limites rencontrées par l'archéologie des peuples se concentre aujourd'hui sur trois points :

- l'identification de protocultures « pures » et anciennes relève des illusions propres à l'approche empirique ;

- il y a souvent confusion entre classification logique et arbre de diversification historique ;
- le passage de la notion de culture à la notion de population nécessite une analyse préalable de la fonctionnalité des composantes culturelles retenues (Gallay, 2000).

LE STRUCTURALISME ET L'ARCHÉOLOGIE CONTEXTUELLE

Paradigme : l'analyse interne des documents permet d'accéder à l'idéologie inconsciente et irréductible caractérisant chaque société.

Contexte

Dans son *Cours de linguistique générale* (1916), Ferdinand de Saussure démontre la possibilité de dégager les sons pertinents (phonèmes), arbitrairement construits, propres à chaque langue, et ceci par une analyse interne des discours, éminemment variables, des locuteurs. Claude Lévi-Strauss (1958 et 1962) reprendra cette hypothèse dans le cadre de l'étude des idéologies de la « pensée sauvage » en y ajoutant une hypothèse idéaliste : les structures dégagées sont celles de l'inconscient, un inconscient qui se manifeste dans les différentes formes à travers lesquelles se manifeste la pensée des sociétés : systèmes de parenté, esthétique figurative, mythologie, etc.

Préhistoire

Nous nous intéresserons ici moins à la méthode structurale elle-même qu'à ses retombées dans le domaine de la restitution des idéologies préhistoriques.

Sans se référer explicitement au structuralisme, André Leroi-Gourhan (1956 et 1965) propose une analyse qu'il veut strictement interne de l'art préhistorique. Celle-ci lui permet effectivement de dégager un schéma idéologique commun à tout le Paléolithique supérieur européen dans lequel l'opposition de deux espèces animales, le cheval et le bison, incarnant les principes mâle et femelle, révèle ainsi une métaphysique de la mort et de la fécondité.

De son côté, Ian Hodder (1982) se propose de prolonger le structuralisme par une théorie de l'action en surmontant l'opposition entre l'approche idéaliste du structuralisme et l'approche matérialiste du fonctionnalisme. Il tente ainsi de démontrer que la fonction adaptative des sociétés est contrôlée par les idées et les symboles de chaque contexte culturel. Son étude de la « symbolique » graphique ornent les gobelets néolithiques néerlandais se veut une illustration exemplaire de cette position qui n'aura pourtant que peu d'impact sur la préhistoire de langue française.

Si la nécessité de procéder à une analyse structurale des documents archéologiques, quels qu'ils soient,

avant d'en proposer une interprétation paraît un acquis difficilement contestable, l'archéologie contextuelle et la restitution des idéologies posent par contre des problèmes épistémologiques considérables. Un bilan peut s'organiser selon plusieurs axes :

- les structures dégagées sont-elles celles des populations étudiées ou un modèle de compréhension propre au préhistorien ?
- le recours à l'inconscient situe la démarche hors de la science puisque ce dernier est par définition inaccessible ;
- il n'y a pas de dérivation univoque possible entre les faits archéologiques et leur interprétation ;
- les interprétations proposées ne sont pas (in)validables.

L'ACTUALISME ET L'ETHNOARCHÉOLOGIE

Paradigme : la recherche des causes actuelles permet de comprendre le passé.

Contexte

Dans ses *Principes de géologie* (1830-1833), Charles Lyell propose d'expliquer les modifications passées de la surface de la Terre par des causes agissant actuellement. Selon ce dernier, les causes des changements géologiques ne sont pas distinctes des causes actuelles ; elles ne présentent pas d'intensité plus grande. Regarder le monde contemporain permet d'expliquer le monde passé. L'histoire de la Terre est une histoire continue, il n'y a pas de cataclysmes destructeurs (Gohau, 1987 et 1990 ; Gallay, 1995).

À sa suite, William Whewell (1794-1866) crée le terme d'uniformitarisme pour désigner ce cadre théorique. Selon Rudwick (1972, cité dans Gould, 1990, p. 174 *sqq.*), la notion d'uniformité revêt quatre significations différentes :

- uniformité des lois. Les lois naturelles sont constantes dans le temps et dans l'espace. Cette prémisse est indispensable pour fonder le raisonnement inductif s'appliquant à des phénomènes échappant à notre observation ;
- uniformité des modes opératoires. On s'efforce de rendre compte du passé par des causes « actuelles » ;
- uniformité du rythme ou gradualisme. Le changement géologique s'opère selon un rythme lent, régulier et progressif. Les cataclysmes (inondations, séismes, éruptions) existent, mais ils sont localisés. La véritable essence du progrès consiste à écarter ces visions de cataclysmes pour substituer celle d'un changement graduel ;
- uniformité de l'état physique. En tout temps notre terre a eu le même aspect et s'est comportée de la même façon qu'aujourd'hui. Ce principe vaut aussi pour la vie organisée.

À la même époque, d'autres géologues sont amenés à proposer des thèses comparables. C'est le cas en Suisse de Louis Agassiz dans le domaine glaciaire. Ce dernier admettait fort bien les deux premiers principes méthodologiques (uniformité des lois et des modes opératoires). Dans sa théorie, la compréhension de la glaciation passée doit s'appuyer sur l'analyse du fonctionnement des glaciers alpins actuels (Agassiz *et al.*, 1847). En tant que disciple du catastrophisme de son maître Georges Cuvier, il lisait par contre dans l'histoire des vertébrés un récit du progrès et rejetait les deux autres concepts.

Vision ethnographique

L'extension du concept uniformitariste au domaine culturel sera essentiellement le fait de préhistoriens. L'ethnologie, mises à part quelques exceptions notables évoquées ici même, reste en effet fondamentalement réfractaire à toute tentative de généralisation.

Au XIX^e siècle, l'actualisme constitue une première justification du comparatisme ethnographique. Contrairement aux idées du XVIII^e siècle, ce dernier ne s'appuie pas sur une négation du temps traduisant l'éloignement géographique en éloignement chronologique. La condition des populations sauvages n'est que le résultat de conditions extérieures agissant à la longue sur les générations. Dans son livre *L'homme avant l'histoire* (1867), John Lubbock est le premier préhistorien à poser explicitement la problématique actualiste : « En conséquence, privé, relativement à l'âge de la pierre, de tout ce cours historique, mais débarrassé en même temps du concours gênant de la tradition, l'archéologue ne peut que suivre les procédés qui ont si bien réussi au géologue [...]. Si par le même procédé, nous voulons arriver à comprendre clairement les antiquités de l'Europe, nous devons les comparer avec les armes et les ustensiles grossiers dont se servent aujourd'hui, ou dont se servaient dernièrement encore, les races sauvages dans les autres parties du monde » (Lubbock 1867, p. 336-337).

Dans sa *Civilisation du renne* (1936), A. Leroi-Gourhan adoptera cette position en comparant le Paléolithique supérieur européen et les civilisations arctiques. Il restera fondamentalement attaché à ce principe pendant toute sa carrière, mais n'en dégagera pas explicitement les fondements épistémologiques.

La recherche actualiste prendra un essor considérable dans la recherche anglophone en se conformant à des bases théoriques très diverses (David et Kramer, 2001). Ce sera notamment le cas dans le domaine de l'étude comportementale des premiers hominidés, où ce type d'approche renouvellera fondamentalement la question (Brain, 1981 ; Blumenshine, 1986 ; pour un bilan voir Gallay, 1999).

En France, les études actualistes se développent à peu près à la même époque. Les recherches de Pierre et Anne-Marie Pétrequin (1984) sur les palafittes du Bénin et de Valentine Roux sur la céramique tournée du Rajasthan (Roux et Corbetta, 1990) marquent à notre avis un tournant décisif dans ce type de

démarche. Le recours, explicite ou non, à la notion de « mécanismes » (mécanismes de formation de la couche archéologique dans le premier cas, mécanismes d'apprentissage de conduites bimanuelles associées au tournage dans le second cas) permet en effet de dissocier les contraintes générales, sinon toujours universelles, de leur expression culturelle originale (Gallay, 1990) et de fonder ainsi le comparatisme sur une base plus solide. Les récentes positions de J. Clottes (Clottes et Lewis-Williams, 2001) sur la présence du chamanisme au Paléolithique supérieur s'inscrivent parfaitement dans cette optique en mettant en avant certains mécanismes psychologiques accompagnant la transe, de nature quasi universelle. Sa seule erreur est d'avoir utilisé pour désigner le phénomène étudié un concept de nature ethnologique beaucoup trop chargé de connotations culturelles.

Saluons également dans ce domaine les recherches comparatives d'Alain Testart (1986 et 2004) qui ouvrent des perspectives particulièrement stimulantes dans l'étude des relations entre des contraintes qui pourraient être le propre de l'espèce et leurs modulations culturelles dues notamment aux facteurs environnementaux.

Les approches ethnoarchéologiques ont rencontré des succès notables. Elles posent néanmoins deux questions fondamentales :

- l'étude des mécanismes généraux débouche sur des disciplines situées hors du champ de l'ethnologie. Assiste-t-on à un début de dissolution des sciences humaines dans celles de la nature ?
- le champs dégagé pose la question de l'impact de la rationalité des acteurs dans les affaires humaines, un domaine particulièrement difficile à intégrer dans le champ des sciences de la nature (Berthelot, 2001 ; Grenier *et al.*, 2001).

CONCLUSIONS : VERS L'UNIFICATION DES CHAMPS ?

Ce trop rapide et schématique tour d'horizon montre à quel point notre vision du passé se trouve modulée par des conceptions philosophiques extérieures. Ces dernières n'ont que peu d'impacts sur les travaux d'expertise qui proposent des sériations chronologiques ou spatiales des vestiges. Elles prennent par contre toute leur importance dans les interprétations fonctionnelles dites de « haut rang » sur lesquelles nous devons aujourd'hui réfléchir si nous voulons faire progresser notre discipline sur la voie d'une connaissance qui puisse ne pas être constamment remise en question. Dans cette optique, nous pensons qu'il est essentiel de distinguer deux domaines qui ne relèvent pas de la même épistémologie, bien qu'ils aient été souvent confondus. Il est, selon nous, important de distinguer :

- une démarche scientifique qui relève de l'ethnoarchéologie et de la démarche actualiste et qui s'inscrit dans le champ des sciences de la nature. Les connaissances qui se développent dans ce cadre généraliste permettent la prédiction dans des secteurs limités de la réalité ;
- une démarche historique s'inscrivant dans la contingence chronologique et spatiale. Les connaissances qui se développent dans ce cadre relèvent-elles de l'explication *a posteriori* car on ne prédit pas le sens des trajectoires historiques.

Le préhistorien, comme n'importe quel scientifique qui étudie des phénomènes complexes s'inscrivant dans le temps, se doit de proposer un discours dont les concepts centraux (que nous appelons régularités), fondés sur des mécanismes généraux bien compris, permettent de rendre compte également du caractère contingent des trajectoires historiques. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AGASSIZ L., GUYOT A., DESOR E. (1847) – *Système glaciaire ou recherches sur les glaciers, leur mécanisme, leur ancienne extension et rôle qu'ils ont joué dans l'histoire de la terre, partie 1 : nouvelles études et expériences sur les glaciers actuels : leur structure, leur progression et leur action physique sur le sol*, Masson, Paris, L. Voss, Leipzig.
- BEARDSLEY R.K. (1956) – Functional and evolutionary implications of community patterning, in R. Wauchopé dir., *Seminars in archaeology: 1955*, Memoirs of the Society for American Archaeology, n° 11, Society for American Archaeology, Salt Lake City, p. 129-155.
- BERTHELOT J.-M. dir. (2001) – *Épistémologie des sciences sociales*, Presses universitaires de France, Paris, 593 p.
- BERTRAND A. (1863) – Les monuments primitifs de la Gaule, monuments dits celtiques, dolmens et tumulus, *Revue archéologique*, n.s., t. 7, p. 217-237.
- BLUMENSCHINE R.J. (1986) – Carcasse consumption sequences and the archaeological distinction of scavenging and hunting, *Journal of human evolution*, t. 15, fasc. 8, p. 639-659.
- BONSTETTEN A. de (1865) – *Essai sur les dolmens*, impr. J.-G. Fick, Genève, 68 p.
- BORDES F. (1950) – L'évolution buissonnante des industries en Europe occidentale : considérations théoriques sur le Paléolithique ancien et moyen, *L'Anthropologie*, t. 54, fasc. 5/6, p. 393-420.
- BOUCHER DE PERTHES J. (1847) – *Antiquités celtiques et antédiluviennes : mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine*, Treutel et Würtz, Paris, XII-628 p.
- BOULE M. (1921) – *Les hommes fossiles : éléments de paléontologie humaine*, Masson, Paris, XI-491 p. (1^{re} éd).
- BRAIN C.K. (1981) – *The Hunters or the Hunted? An introduction to African cave taphonomy*, University of Chicago Press, Chicago, 365 p.
- BREUIL H. (1932) – Le Paléolithique ancien en Europe occidentale et sa chronologie, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXIX, p. 570-578.
- CAPITAN L. (1899) – La science préhistorique, ses méthodes, *Revue de l'École d'Anthropologie*, t. 9, p. 333-349.
- CARTAILHAC É., BREUIL H. (1906) – *La caverne d'Altamira à Santillane près Santander (Espagne), peintures et gravures murales des cavernes paléolithiques*, n° 1, imp. de Monaco, Monaco, 275 p.

- CHILDE V.G. (1939) – The Orient and Europe, *American Journal of Archaeology*, t. 44, p. 10-26.
- CLOTTES J., LEWIS-WILLIAMS D. (2001) – *Les chamanes de la Préhistoire : transe et magie dans les grottes ornées*, suivi de *Après Les chamanes, polémique et réponses*, éd. la Maison des roches, Paris, 231 p. (2^e éd.).
- COPPENS Y. (1983) – *Le singe, l'Afrique et l'homme*, Le temps des sciences, Fayard, Paris, 148 p.
- COWGILL G.L. (1975) – On causes and consequences of ancient and modern population changes, *American Anthropologist*, t. 77, p. 505-525.
- COYE N. (1997) – *La Préhistoire en paroles et en actes : méthodes et enjeux de la pratique archéologique : 1830-1950*, Histoire des sciences humaines, L'Harmattan, Paris et Montréal, 338 p.
- DARWIN C. (1859) – *On the origin of species by means of natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life*, J. Murray, London, 502 p.
- DARWIN C. (1871) – *The descent of man and selection in relation to sex*, J. Murray, London, 2 volumes.
- DAVID N., KRAMER C. (2001) – *Ethnoarchaeology in action*, Cambridge World Archaeology, Cambridge University Press, Cambridge, 476 p.
- DESOR E. (1865) – *Les palafittes ou constructions lacustres du lac de Neuchâtel*, C. Reinwald, Paris, XXIII-135 p.
- DESOR E. (1866) – Migrations du sud au nord, *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme*, t. 2, p. 524.
- FERGUSON A. (1767) – *An essay on the history of civil society*, A. Millar and T. Caddel, London, 290 p.
- FLOUEST E. (1875) – Le bel Âge du Bronze lacustre en Suisse, par E. Desor et L. Favre, *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, t. 10, p. 241-272.
- FRAZER J.G. (1911-1915) – *The golden bough: a study in magic and religion*, Mac Millan, London, 12 vol. (3^e éd.).
- FRIED M.H. (1967) – *The evolution of political society: an essay in political anthropology*, Studies in anthropology, Random House, New York, 270 p.
- GALLAY A. (1986) – *L'archéologie demain*, Belfond sciences, Belfond, Paris, 320 p.
- GALLAY A. (1990) – L'ethnoarchéologie, science de référence de l'archéologie, in T. Júdeice Gamito dir., *Etno-arqueologia Coloquio, 4-5 mars 1989*, Faro, Arqueologia hoje, Universidade do Algarve, Faro, t. 1, p. 282-302.
- GALLAY A. (1995) – L'ethnoarchéologie entre science et histoire : une réflexion fondée sur le développement des sciences de la nature, in A. Bazzana et M.-C. Delaigue dir., *Ethno-archéologie méditerranéenne : finalité, démarche et résultats, Table ronde des 3-5 juin 1991, Casa de Velásquez, Madrid*, Colección de la Casa de Velásquez, n° 54, Casa de Velásquez, Madrid, p. 17-27.
- GALLAY A. dir. (1999) – *Comment l'homme ? À la découverte des premiers Hominiés d'Afrique de l'Est*, Errance, Paris, Géo-Découverte, Genève, 408 p.
- GALLAY A. (2000) – Cultures, styles, ethnies : quel choix pour l'archéologue ?, in R. de Marinis et S. Biaggio Simona dir., *I Leponti : tra mito e realtà*, Catálogo di mostra (maggio-dicembre 2000), Locarno, Castello Visconteo-Casorella), Gruppo Archeologia Ticino, Giubiasco, A. Dadò, Locarno, t. 1, p. 71-78.
- GALLAY A. (2001) – Diffusion ou invention : un faux débat pour l'archéologie ?, in J.-P. Descoedres, E. Huysecom, V. Serneels et J.-L. Zimmermann dir., *Aux origines de la métallurgie du fer, Table ronde int. d'archéologie : l'Afrique et le bassin Méditerranéen, 1, 4-7 juin 1999*, Genève, Mediterranean archaeology : Australian and New Zealand Journal for the archaeology of the Mediterranean world, t. 14, p. 13-24.
- GALLAY A. (2003) – Reconstituer la vie : André Leroi-Gourhan et la lecture des archives archéologiques, in J. Michel, J. Tarrête et P. Soulier dir., *Sens dessus dessous : la recherche du sens en Préhistoire : recueil de textes offerts à Jean Leclerc et Claude Masset*, Revue archéologique de Picardie, n° spécial, n° 21, Amiens, p. 51-68.
- GIMBUTAS M. (1979) – The three waves of the Kurgan people into old Europe, 4500- 2500 BC, in R. Menk et A. Gally dir., *Anthropologie et archéologie : le cas des premiers âges des Métaux, Int. Symposium, 25-30 sept. 1978, Sils-Maria*, Archives suisses d'Anthropologie générale, Genève, t. 43, fasc. 2, p. 113-137.
- GOHAU G. (1987) – *Histoire de la géologie*, La Découverte, Paris (1990, Points sciences, S 66, Seuil, Paris), 277 p.
- GOHAU G. (1990) – *Les sciences de la terre aux XVII^e et XVIII^e siècles : naissance de la géologie*, L'évolution de l'humanité, Albin Michel, Paris, 420 p.
- GOULD S. (1990) – *Aux racines du temps*, Grasset et Fasquelle, Paris.
- GRENIER J.-Y., GRIGNON C., MENER P.-M. dir. (2001) – *Le modèle et le récit*, éd. Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 501 p.
- GROENEN M. (1994) – *Pour une histoire de la Préhistoire : le Paléolithique*, L'homme des origines, J. Millon, Grenoble, 603 p.
- HODDER I. (1982) – Sequences of structural change in the Dutch Neolithic, in I. Hodder dir., *Symbolic and structural archaeology*, New directions in Archaeology, University Press, Cambridge, p. 162-177.
- ISAAC G.L. (1978) – The food-sharing behavior of protohuman hominids, *Scientific American*, t. 238, p. 90-108.
- JUSSIEU A. de (1723) – De l'origine et des usages de la pierre de foudre, *Mémoires de l'Académie royale des Sciences*, p. 6-9.
- KAESER M.-A. (2004a) – *Les Lacustres : archéologie et mythe national*, Le savoir suisse : histoire, n° 14, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 142 p.
- KAESER M.-A. (2004b) – *L'univers du préhistorien : science, foi et politique dans l'oeuvre et la vie d'Édouard Desor (1811-1882)*, Histoire des sciences humaines, L'Harmattan, Paris, 621 p.
- LAFITAU J.-F. (1983) – *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, La Découverte, n° 61/62, F. Maspéro, Paris, 185 p. (rééd. de 1724).
- LAMARCK J.-B. (1809) – *Philosophie zoologique ou exposition des considérations relatives à l'histoire naturelle des animaux, 1, 2*, Dentu, Paris, 2 volumes, 428 et 475 p.
- LAMARCK J.-B. (1820) – *Système analytique des connaissances positives de l'homme restreintes à celles qui proviennent directement ou indirectement de l'observation*, A. Belin, Paris, 564 p.
- LAMING-EMPERAIRE A. (1962) – *La signification de l'art rupestre paléolithique : méthodes et applications*, A. et J. Picard, Paris, 424 p.
- LARTET É. (1861) – Nouvelles recherches sur la coexistence de l'homme et des grands mammifères fossiles réputés caractéristiques de la dernière époque géologique, *Annales des sciences naturelles : zoologie*, série 4, t. 15, p. 177-253.
- LEPENIES W. (1990) – *Les trois cultures : entre science et littérature, l'avènement de la sociologie* (trad. de *Die drei Kulturen*), éd. Maison des sciences de l'Homme, Paris, 428 p.
- LEROI-GOURHAN A. (1936) – *La civilisation du renne*, Géographie humaine, Gallimard, Paris, 178 p. (3^e éd.).
- LEROI-GOURHAN A. (1956) – *Les religions de la Préhistoire : Paléolithique, Mythes et religions*, Presses universitaires de France, Paris, 154 p. (1^{re} éd., rééd. 1964).
- LEROI-GOURHAN A. (1965) – *Préhistoire de l'art occidental*, L. Mazenod, Paris, 482 p.
- LEROI-GOURHAN A. (1971) – Reconstituer la vie, in H. de Saint-Blanquat dir., *La vie préhistorique, Sciences et Avenir*, numéro spécial, n° 57-68.

- LEROI-GOURHAN A., BAILLOUD G., BRÉZILLON M. (1962) – L'hypogée II des Mournourards (Mesnil-sur-Oger, Marne), *Gallia Préhistoire*, t. 5, fasc. 1, p. 23-133.
- LÉVY-BRUHL L. (1910) – *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Travaux de l'année sociologique, Bibliothèque de philosophie contemporaine, F. Alcan, Paris, 461 p.
- LÉVI-STRAUSS C. (1958) – *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 447 p.
- LÉVI-STRAUSS C. (1962) – *La pensée sauvage*, Plon, Paris, 389 p.
- LUBBOCK J., BARBIER E. trad. (1867) – *L'homme avant l'histoire étudié d'après les monuments et les costumes retrouvés dans les différents pays de l'Europe suivi d'une description comparée des moeurs des sauvages modernes*, Germer Baillière, Paris, 512 p.
- LYELL C. (1830-1833) – *Principles of geology: being an attempt to explain the former changes of the earth's surface by reference to causes now in operation*, J. Murray, London, 3 volumes, 511, 330 et 398 p.
- LYELL C. (1863) – *The geological evidence of the antiquity of man, with remarks on theories of the origin of species by variation*, J. Murray, London, 520 p.
- MAHUDEL N. (1740) – Les monuments les plus anciens de l'industrie des hommes et des arts reconnus dans les pierres de foudre, *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, t. 12, p. 163-169.
- MALTHUS T.R. (1798) – *An essay on the principle of population, as it affects the future improvement of society with remarks on the speculations of Mr. Godwin, M. Condorcet and other writers*, J. Johnson, London, 396 p.
- MERCATI M. (1717) – *Michaelis Mercati Metallothea, opus posthumum*, Salvioni, Rome, LXIV-378 p.
- MORGAN L.H. (1877, rééd. anglaise 1978) – *Ancient society, or researches in the lines of human progress from savagery through barbarism to civilization*, Mac Millan, London, 560 p. (trad. : *La société archaïque*, Anthropos, Paris, 1971).
- MORTILLET G. de (1869) – Essai de classification des cavernes et des stations sous abri, fondée sur les produits de l'industrie humaine, *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, Paris, série 2, fasc. 1, p. 172-179.
- NILSSON S. (1866) – *Die Ureinwohner des scandinavischen Nordens: ein Versuch in der comparativen Ethnographie und ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte des Menschengeschlechtes: das Bronzealter*, O. Meissner, Hamburg, 190 p.
- PÉTREQUIN A.-M., PÉTREQUIN P. (1984) – *Habitat lacustre du Bénin : une approche ethnoarchéologique*, Mémoires n° 39, éd. Recherches sur les civilisations, Paris, 214 p.
- PEYRONY D. (1933) – Les industries «aurignaciennes» dans le bassin de la Vézère, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXX, p. 543-559.
- PIETTE É. (1873) – Sur la grotte de Gourdan : sur la lacune que plusieurs auteurs placent entre l'âge du Renne et celui de la pierre polie, et sur l'art paléolithique dans ses rapports avec l'art gaulois, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, t. 8, série 2, p. 384-425.
- PILBEAM D.R. (1970) – *The evolution of man*, The world of science library, Thames & Hudson, London, 214 p.
- POISSON G. (1928) – Les civilisations néolithiques et énéolithiques de la France, *Revue anthropologique*, p. 238-256 et p. 368-388.
- RATZEL F. (1909-1912) – *Anthropogeographie*, Bibliothek geographischer Handbücher, J. Engelhorn, Stuttgart, 2 volumes, 400 et 605 p.
- REINACH S. (1903) – L'art et la magie : à propos des peintures et des gravures de l'âge du Renne, *L'Anthropologie*, t. 14, p. 257-266.
- RENFREW C., MIECH-CHATENAY M. trad. (1990) – *L'énigme indo-européenne : archéologie et langage*, Flammarion, Paris, 399 p. (trad. de *Archaeology and language: the puzzle of Indo-European origins*, 1987).
- RICHARD N. (1989) – Le temps transformiste de Gabriel de Mortillet, in J.-P. Mohen dir., *Le temps de la Préhistoire*, Société préhistorique française, Paris, t. 1, p. 10-11.
- RICHARD N. (1993) – De l'art ludique à l'art magique : interprétations de l'art pariétal au XIX^e siècle, in N. Richard dir., *Actes du colloque «L'histoire de la Préhistoire», déc. 1991, Paris*, Bulletin de la Société préhistorique française, t. 90, n° 1, p. 60-68.
- RIEHL W.H. (1854-1855) – *Die Naturgeschichte des Volkes als Grundlage einer deutschen Socialpolitik*, J.G. Cotta'sche Buchhandlung, Stuttgart et Berlin, vol. 3, 286 p.
- ROUSSEAU J.-J. (1755) – *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, M.-M. Rey, Amsterdam, 203 p.
- ROUX V., avec la coll. de CORBETTA D. (1990) – *Le tour du potier : spécialisation artisanale et compétences techniques*, Monographies du CRA, n° 4, éd. du CNRS, Paris, 155 p.
- SAUSSURE F. de (1916) – *Cours de linguistique générale*, Payot, Lausanne, Paris, 336 p.
- SERVICE E.R. (1971) – *Primitive social organisation*, Studies in Anthropology, Random House, New York, 221 p. (rééd. de 1962).
- SPENCER W.B., GILLEN F.J. (1899) – *The native tribes of Central Australia*, MacMillan, London, 657 p.
- STEWART J.H. (1955) – *Theory of culture change: the methodology of multilinear evolution*, University of Illinois Press, Urban, 244 p.
- STEWART J.H. (1956) – Cultural evolution, in E.B.W. Zubrow, M.C. Fritz et J.M. Fritz dir., *New archaeology: theoretical and cultural transformations*, Readings from Scientific American, W.H. Freeman, San Francisco, p. 9-17.
- STOCZKOWSKI W. (1991) – *Origine de l'homme : entre l'anthropologie naïve et savante*, thèse de doctorat de l'École des hautes Études en Sciences sociales, Paris, 153 p.
- STOCZKOWSKI W. (1994) – *Anthropologie naïve, anthropologie savante : de l'origine de l'homme, de l'imagination et des idées reçues*, Empreintes de l'homme, éd. du CNRS, Paris, 246 p.
- STOCZKOWSKI W. dir. (1996) – *Aux origines de l'humanité : textes choisis, préfacés et présentés par Wiktor Stoczkowski*, Agora, les Classiques, Pocket, Paris, 348 p.
- TESTART A. (1986) – *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs*, Cahiers de l'homme, n. s., n° 25, École des hautes Études en Sciences sociales, Paris, 102 p.
- TESTART A. (2004) – *La servitude volontaire, 1 : les morts d'accompagnement*, Errance, Paris, 261 p.
- THOMSEN C.J. (1848) – *A guide to northern archaeology*, J. Bain, London (trad. de *Ledtraad til Nordisk Oldkyndighed*, 1836).
- THOMSEN C.J., PETERSEN N.M. (1836) – *Ledtraad til Nordisk Oldkyndighed: udgiven af det kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab, Det kongelige nordiske Oldskriftselskab, Copenhagen* (trad. : *Leitfaden zur nordischen Alterthumskunde*, 1837).
- TYLOR E.B. (1865) – *Research into the early history of mankind and the development of civilisation*, J. Murray, London.
- VAYSON A. (1922) – L'étude des outillages en pierre, *L'Anthropologie*, t. 32, p. 1-38.
- WALCKENAER C.A. (1798) – *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine*, Du Pont, Paris, 422 p.
- WHITE L. (1959) – *The evolution of culture*, McGrawhill, New York, 378 p.

Alain GALLAY

Professeur honoraire

13, Boulevard du Pont-d'Arve
CH-1205 Genève (Suisse)